

Hegel
Les rapports de la raison et du réel chez Hegel

Laurent Giassi

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

« Au début, le passage de sa vie idéale à la société civile peut apparaître au jeune homme comme un douloureux passage à la vie de philistin. Jusque-là, seulement occupé d'objets universels et travaillant simplement pour lui-même, le jeune homme qui devient un homme doit, en entrant dans la vie pratique, être actif pour d'autres et s'occuper de singularités. Or, autant cela est impliqué dans la nature de la chose – puisque, s'il faut agir, il faut progresser en direction du singulier –, autant cependant l'occupation commençante avec des singularités peut être très pénible pour l'homme, et l'impossibilité d'une réalisation immédiate de ses idéaux le rendre hypocondriaque. A cette hypocondrie – quelque transparente qu'elle puisse être chez beaucoup –, nul n'échappe aisément. Plus tard l'homme est surpris par elle, plus graves sont ses symptômes. Chez les natures faibles, elle peut s'étendre à travers toute la vie. Dans cette humeur malade, l'homme ne veut pas renoncer à sa subjectivité, il ne peut pas surmonter son aversion à l'égard de la réalité effective, et il se trouve, précisément, de ce fait, dans l'état d'une incapacité relative, qui peut facilement devenir une incapacité effective. Si, donc, l'homme ne veut pas sombrer, il lui faut reconnaître un monde comme subsistant-par-soi, pour l'essentiel *tout achevé* –, accepter les conditions qui lui sont imposées par ce monde, et, en luttant, arracher à sa dureté cassante cela même qu'il veut avoir pour lui-même. A cet accommodement, l'homme ne croit, en règle générale, devoir se prêter que par *nécessité*. Cependant, en vérité, cette unité avec le monde ne doit pas être connue comme un Rapport imposé par la nécessité, mais comme le Rapport rationnel. Ce qui est rationnel, divin, possède la puissance absolue de se réaliser effectivement, et s'est accompli de tout

temps ; il n'est pas impuissant au point qu'il devrait d'abord attendre le commencement de sa réalisation effective. Le monde est cette réalisation effective de la raison divine ; c'est seulement à sa surface que règne le jeu des hasards sans raison. Il peut, par conséquent, au moins avec autant et sans doute avec encore plus de droit que l'individu devenant un homme, élever la prétention de valoir comme tout achevé et subsistant-par-soi ; et *l'homme* [fait] agit, pour cette raison, d'une manière entièrement rationnelle, en renonçant au plan d'une totale transformation du monde et en s'efforçant de réaliser ses buts, passions et intérêts personnels seulement dans son rattachement au monde. Aussi de cette manière, il lui reste de l'espace pour une activité honorable, de vaste portée et créatrice. Car, bien que le monde doive être reconnu comme tout achevé pour l'essentiel, il n'est pourtant rien de mort, rien d'absolument en repos, mais – tel le processus de la vie – quelque chose qui se produit toujours de nouveau, quelque chose qui – en ne faisant que se conserver – progresse en même temps. Dans cette production et progression conservatrice du monde consiste le travail de l'homme [fait]. Nous pouvons, par suite, d'un côté, dire que l'homme [fait] ne produit que cela même qui est déjà là. Toutefois, d'un autre côté, il est nécessaire qu'un progrès soit aussi opéré moyennant son activité. Mais le mouvement en avant du monde ne survient que dans des masses immenses et ne se fait d'abord remarquer que dans une grande somme de choses produites. Si l'homme [fait], après un travail de cinquante ans, jette un regard en arrière sur son passé, il connaîtra bien la progression réalisée. Cette connaissance, tout comme le discernement de la rationalité du monde, le libère de la tristesse au sujet de la destruction de ses idéaux. Ce qu'il y a de *vrai* dans ces idéaux se conserve dans l'activité pratique ; c'est seulement de ce qui est sans vérité, des vides abstractions, que l'homme se dégage nécessairement en travaillant. Le champ et le mode de sa tâche peuvent être très divers ; mais le substantiel est, dans toutes les tâches humaines, le même, – à savoir ce qui relève du droit, de l'éthique et de la religion ».

Encyclopédie des sciences philosophiques, Philosophie de l'Esprit, Add au § 396, pp. 438-439

Ce texte va nous permettre de comprendre les rapports existant selon Hegel entre le réel au sens emphatique du terme, *l'effectivité*, et la *raison*. La manière dont Hegel pense leur relation va aboutir au rapport suivant : le monde va perdre de son objectivité impénétrable face à la raison et celle-ci va perdre de sa subjectivité, la relation de la raison au réel devenant alors celle d'une raison doublement incarnée dans les individus conscients et dans le cours du monde. Partant de la relation typique d'un individu au monde à différents moments de son développement personnel, Hegel va montrer comment chaque âge de la vie implique une certaine manière de se comporter face au monde. Si la raison est virtuelle dans l'enfant, l'adolescent et le jeune homme qu'il devient représentent le début son actualisation et c'est aux premières manifestations de cette disposition que Hegel s'intéresse. Etre raisonnable signifie positivement l'implication individuelle au sein d'un cosmos spirituel éthico-politique qui nous dépasse et non pas, comme on le croit habituellement, une plate admission du principe de réalité ou une résignation face à l'état de choses existant. Etre raisonnable c'est d'abord et avant tout reconnaître la raison dans le monde qui nous entoure et contribuer par son action et sa pensée à l'existence actuelle de cette raison objective.

Hegel part d'un lieu commun dont il va extraire tout le potentiel philosophique. Parler des âges de la vie et y voir à chaque fois une attitude particulière à l'égard du monde et d'autrui, ce n'est là rien d'original¹. Mais loin de s'en tenir à une psychophysiologie reposant sur les rapports entre la sphère organique et la sphère psychique, Hegel va reprendre ce développement graduel de l'individualité dans un cadre tout autre : à chaque étape organique (enfance, adolescence, maturité, vieillesse) se rattache un rapport particulier à l'égard du monde qui correspond en même temps à un développement de la raison individuelle. A chaque âge

¹ *Encyclopédie*, III, §396 pour les âges de la vie.

correspond une manière spécifique de se rapporter au monde, c'est-à-dire de le considérer face à soi et d'agir en lui.

Le cas du jeune homme est un cas exemplaire du rapport conflictuel à l'égard du monde car c'est l'âge où le sentiment de révolte face aux injustices du monde présent se traduit par un investissement intense dans des idéaux. Cet âge est en effet celui où l'individu fait l'amère expérience du caractère profondément irrationnel de ce monde car celui-ci ne correspond pas, dans sa réalité pleine et entière, aux déterminations universelles telles que la justice, la paix, etc. Hegel ne prend pas à la légère ce moment critique où la dysharmonie succède à l'unité de l'enfant avec le monde et sa famille, la preuve en est qu'il a consacré dans la *Phénoménologie de l'Esprit* une figure de la conscience de soi à l'examen de cette révolte. C'est sous la figure de la conscience humanitariste que Hegel a décrit le comportement de l'individu qui se sent investi de la mission de contribuer au bien-être de l'humanité – et qui se sent floué en constatant que d'une part son action faite au nom d'idéaux généreux ne rencontre pas l'aval d'autrui pourtant escompté, d'autre part que c'est la logique de l'action qui implique un renoncement à la généralité de l'idéal pour l'action concrète et efficace dans les interactions avec autrui².

On pourrait dire que l'importance qu'a pris l'adolescence à l'époque moderne pour signifier justement cette figure de la révolte nécessaire contre tout ordre établi apporte comme un nouveau mal à la traditionnelle hiérarchie des maux – après le mal physique, le mal métaphysique et le mal moral³, la modernité a inventé ce que Hegel n'a cessé de traquer, le *mal politique*, à entendre au sens de cette profonde dépression que connaît l'individu en constatant que ce monde suit son chemin sans se préoccuper de ses idéaux, voire qu'il les contrefait. Comment l'individu en est-il venu là ? Le conflit entre le jeune homme et le monde devient effectif lors du « passage de sa vie idéale à la société civile », passage qui lui renvoie le masque grimaçant d'un philistin. Aussi longtemps que le jeune homme demeure dans la sphère pure de l'idéal, rien ne vient briser son élan, mais le retour prosaïque à la vie concrète, et qui pis est, la nécessité de subvenir à ses besoins en devenant membre de la société civile contraint l'individu à se comporter selon les lois d'un monde pourtant haï. Nul plus que Hegel n'aura indiqué le caractère sordide de cette société civile où certains vivent le terme même de l'humanité⁴, car le règne de l'égoïsme généralisé équivaut à une atomisation de l'unité familiale et si celle-ci était liée par le sentiment, la société civile l'est par l'intérêt au cœur dur⁵. En participant à la comédie humaine dans la société civile le jeune homme semble se renier en devenant un « philistin », un adorateur du fait accompli, de l'état actuel du monde. Ce qui du point de vue pragmatique est indispensable apparaît comme un échec pour le jeune homme : pour agir il faut réaliser ses fins et passer par les choses du monde, c'est-à-dire que l'action doit nécessairement se particulariser du fait de l'agent, des circonstances, etc.⁶ C'est là la part ingrate de l'action qui fait que l'on ne peut transiter de l'intention au résultat sans passer par la médiation de l'action elle-même ; au lieu de déplorer l'irrationalité de l'état de fait selon laquelle il n'est pas possible de réaliser son idéal intégralement il faudrait, selon Hegel, opérer un retournement de perspective. Si cet idéal ne peut se réaliser dans son intégralité, ce n'est pas parce que le monde est mauvais, mal fait ou pour quelque autre raison que ce soit, c'est parce que l'idéal comme tel est irréalisable non pas

2 *Phénoménologie de l'Esprit* (trad. J.P. Labarrière, G.Jarczyk, pp. 351-360).

3 *Essais de Théodicée*, Leibniz, 3^e partie, §241

4 On pense bien sûr aux apologistes de la société civile comme Hutcheson.

5 Dans *les Principes de la Philosophie du droit*, Hegel décrit la société civile comme « l'état de la détresse et de l'entendement » (§183) car la « société civile, dans ses oppositions et leur complication, offre le spectacle du dérèglement, de la misère, ainsi que de la corruption physique et éthique commune à l'un et à l'autre » (§185).

6 *Encyclopédie*, I, §13 où Hegel se moque de celui qui voudrait des fruits en général mais non pas des cerises, des fruits, etc. sous prétexte que l'universel n'est pas le particulier – l'universel n'est pas le particulier mais sa propre particularisation.

faute de moyens mais parce qu'il n'a pas de contenu qui le rende valable. Un idéal de justice qui ne tient aucunement compte des conditions concrètes de l'exercice d'une justice est purement pensable mais irréalisable, non pas au sens où il ne correspond pas aux conditions actuelles mais parce qu'il se situe sur le plan du simplement possible ou du possible abstrait⁷. L'idéal de justice cesse d'être une telle possibilité formelle quand il commence à être particularisé, lorsqu'à la révolution, qui, bien entendu, ramène au point de départ, on substitue la réforme qui consiste à dialoguer avec le réel pour en faire ressortir les possibilités réelles⁸. Et de ce dialogue fait partie l'inévitable singularisation de l'action, ce qui renverse la situation de départ : ce n'est pas le monde qui est irrationnel dans son indifférence aux idéaux de jeunesse mais c'est la jeunesse qui le devient dans son obstination à confondre l'idéal avec le réel, la sphère de ce qui est transparent à sa pensée avec les médiations complexes du monde.

Or Hegel n'insiste pas ici sur cette nécessaire particularisation de l'idéal, il voit dans la manifestation d'un « état hypocondriaque » la manifestation de la déception douloureusement ressentie face au hiatus entre le réel et l'idée. Chacun est censé éprouver une fois dans sa vie « cette humeur malade » qui fait que, par une singulière projection (où la psychanalyse pourrait reconnaître son bien), on reproche au monde ce qu'on devrait se reprocher à soi-même. De l'impossibilité de réaliser immédiatement ses idéaux découle cette prostration de l'individu sur soi, pouvant déboucher alors sur une forme quasi-pathologique d'aboulie et d'apraxie. Mais il n'y a là rien de pathologique si l'on entend une détermination psycho-organique qui prédisposerait l'individu à tel ou tel comportement, Hegel étant plus que réticent à admettre que des tempéraments prédéterminent le comportement des individus⁹. L'étiologie est vite trouvée par Hegel, elle ne déroge pas à ce qu'on pourrait appeler la névrose de la modernité et qu'il voit particulièrement à l'œuvre dans l'ironie romantique d'un Schlegel¹⁰ : dans cet état « l'homme ne veut pas renoncer à sa subjectivité, il ne veut pas surmonter son aversion envers la réalité effective ». Ce qu'a cette attitude de commun avec l'ironie c'est cet attachement à la subjectivité, lequel se traduit ici par l'obstination à s'en tenir à un idéal irréel qui n'aura jamais la possibilité de devenir effectif.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

⁷ C'est ce qui explique l'hostilité de Hegel à l'existence d'une justice supra-étatique ou supra-nationale dans la mesure où il ne voyait pas comment une telle justice aurait pu s'exercer sans les conditions réelles de toute justice : soit une force internationale qui aurait dû seconder cette justice, selon la nécessaire alliance entre le droit et la force, ce qui suppose une collaboration des Etats à la limitation de leur souveraineté. La position de Hegel s'explique donc par des raisons de principe et par des raisons historiques. Le destin de la S.D.N après la première guerre mondiale, les luttes constantes au sein d'instances internationales pour s'assurer la suprématie (économique, politique) n'auraient fait que renforcer le scepticisme de Hegel. *Principes de la philosophie du droit* (trad. J.F. Kervégan), §333

⁸ *Encyclopédie*, I, pour la différence entre possibilité *formelle* et possibilité *réelle*.

⁹ *Encyclopédie*, III, Hegel se montre réticent à reprendre à son compte la doctrine traditionnelle des tempéraments.

¹⁰ *Principes de la philosophie du droit*, 2^e partie, La moralité, § 140 où Hegel fait de l'ironie romantique la pire forme de subjectivisme moral qui consiste à absolutiser sa subjectivité, à se savoir maître au dessus de tout contenu et donc à dissoudre celui-ci dans le vide de la subjectivité infinie.